

*Attendez que je me rappelle...*

André Gaulin

Numéro 65, mars 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45354ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

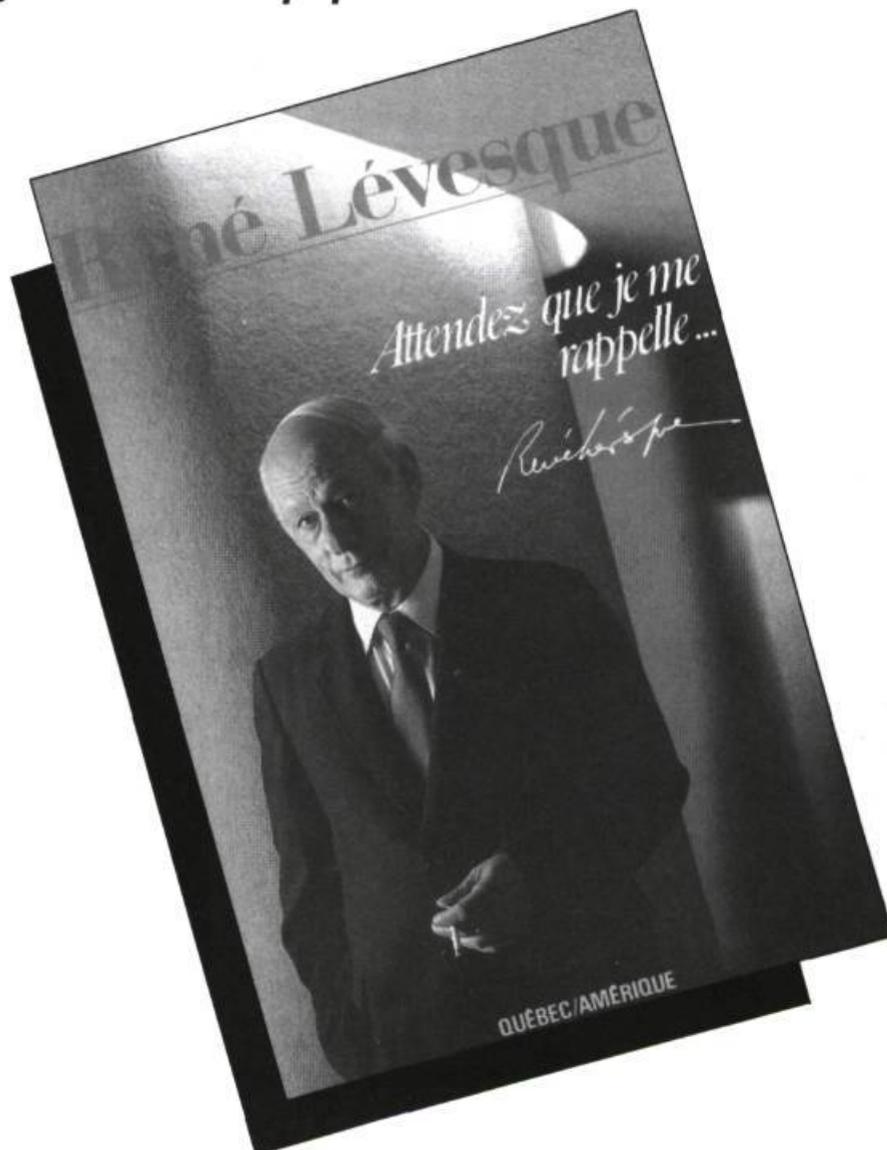
Gaulin, A. (1987). *Attendez que je me rappelle.... Québec français*, (65), 28–29.

# Attendez que je me rappelle...

Habile titre en vérité que celui-là: il joue sur la mémoire courante, celle de l'homme public qui doit se rappeler un nom, un fait, ou faire comme si...; il rend aussi la monnaie de la pièce, même si René Lévesque n'est pas un homme rancunier, inversant ironiquement le vivace « Je me souviens »; il témoigne encore de la fatigue, celle d'un quart de siècle de vie politique aux premières loges, celle surtout d'une fatigue associée à un long combat collectif épuisant dans lequel un autre actant se sera prisé puis brisé: « Je suis ainsi fait, d'ailleurs, que plus ça va mal, plus j'ai d'ordinaire l'impression de retomber dans mon élément » (p. 431).

D'ordinaire! Mais il suffit d'une fois pour ne pas retomber sur ses pieds. Les « Mémoires » de Lévesque en sont marqués. Ils se terminent en fait quand « l'élément » dans lequel l'homme retombe finit par le rompre un certain 20 mai 1980. Après? « Une suite, dit l'auteur, que je n'ai pas tellement le goût d'aborder (et ça se lit d'ailleurs), particulièrement lorsque viendra bientôt le moment de raconter les lendemains du référendum » (p. 419). L'échec marque donc ce livre car le temps supplémentaire accordé par l'électorat québécois (1981-1985) ne sera d'aucune utilité. Lévesque intitule même le chapitre VIII « Qui gagne perd ». Ce temps supplémentaire servira tout au plus à trouver un coupable historique, le Parti québécois, qui, lui-même, trouvera son bouc émissaire: le départ de celui qui tenait ensemble, par charisme et par entêtement, les parties composites et bigarrées d'un grand rêve possible. Car le livre est ainsi construit à même le geste de « Partir » (chapitre un): « La sortie c'est par là » (dernière séquence du chapitre VIII).

L'échec marque le livre comme il a marqué toute la société québécoise. Et pourtant, il s'y trouve le récit captivant, influencé par la tradition orale, d'une aventure personnelle qui part de l'aventure collective, qui s'y emmêle et qui la dénoue en partie. Quand Lévesque évoque son « enfance sauvage » dans sa



andré gaulin

Gaspésie natale, en 1922, il n'est pas sans rappeler la cartographie de l'auteur du *Ciel de Québec*. Ce seul petit paragraphe en dit long sur notre condition historique: « C'est cette année-là que fut érigé le diocèse. À défaut d'avoir le grand port de mer qu'eût appelé son incomparable rade si Halifax et les Maritimes n'avaient pas été là, au moins Gaspé s'inscrivait-il modestement sur la carte de l'Église » (p. 65). À partir de cette évocation subtile de la condition canadienne-française, l'auteur raconte sa vie, une vie avec, comme toutes les vies, ses mystérieuses coïncidences, ici,

cette horrible guerre qui nous mettait au monde en nous choquant, une vie apparemment conduite par les événements mais toujours soutenue par quelque dominante secrète. Témoin de son temps, Lévesque est particulièrement marqué par le colonialisme et la décolonisation. C'est là un mot clé de son récit et un leitmotiv de sa vie de journaliste puis d'homme politique. En 1976, par exemple, il voit l'exercice politique comme ce travail de « nous décoloniser au jour le jour » (p. 381). Quand, à la fin du livre, il fait le bilan de son gouvernement, il quitte l'apologie de son pouvoir entra-

vé (les derniers chapitres), pour se juger en fonction d'un idéal: « [...] je songe au chemin que la décolonisation aura encore à parcourir, bien qu'elle ait déjà franchi toutes ces étapes qui étaient naguère impensables » (p. 394). Ces étapes, l'auteur les évoque en racontant ces années de la Révolution tranquille, celles où le livre se rapproche le plus des « Mémoires ». Ce sont là peut-être les chapitres les plus intéressants, les plus révélateurs.

Livre marqué par l'échec? Relativement, bien sûr. Celui qui marque l'écart entre le rêvé et le vécu, entre les étapes (ce mot vilipendé) et le moyen par excellence pour vivre sa vie de peuple: répondre de soi sans passer par l'autre, surtout quand il n'a même pas le même code linguistique. Une évidence? Sûrement pas. Pourquoi alors tant de femmes et d'hommes ont-ils acheté *Attendez que je me rappelle...*, un succès d'édition qui dépasse largement — surtout si l'on considère le prix — *les Insolences du frère Untel* (livre vendu alors à 133 000 exemplaires)? Par culpabilité? Par admiration et amour? Par esprit critique? Par nostalgie? Un peu pour toutes ces rai-

sons sans doute, pour refaire à partir d'un seul la trajectoire complexe d'un peuple encore équivoque dans l'Histoire, pour revenir sans trop de vertige au plus récent échec, tramé aussi à partir de soi, l'échec référendaire. Un échec comparable à celui de l'Union de 1840.

En tout cas, le livre de René Lévesque a surtout cette valeur de réflexion, de retour sur un passé récent, sur ses actants, compagnons du Parti libéral dont fut même Robert Bourassa, compagnes et compagnons du Parti québécois et plus largement celles et ceux de la lutte pour l'indépendance du Québec. À ce titre, un nom revient constamment, celui d'un homme qui a cru que l'émancipation d'un peuple passait par Ottawa, gouvernement d'un pays étranger: d'ailleurs, un pays constamment hostile dans l'Histoire. Pierre Elliott Trudeau, traité avec sévérité mais non sans respect par Lévesque, reste dans le « chronogyre » de la mémoire le double canadien-français, un au-delà de soi ou un envers de soi, selon le point de vue de la lecture. Apparemment, l'un gagnant, l'autre perdant, les choses sont rentrées dans l'ordre (du pouvoir ordonnant).

En fait, la réalité est plus complexe et *Attendez que je me rappelle...* l'illustre bien tellement on peut en faire de lectures. Un pouvoir québécois, en partie décomposé, à nouveau morcelé, s'affirme par son absence même parmi les signataires du « Canada Bill ». Et cinq ans de vacances dans un pays dont on est non constituant continue de ressembler à la tradition historique d'un Canada loufoque fait par l'Autre et pour l'Autre. Après tout, un peuple comme une personne peut bien se faire et advenir par essais et erreurs, échecs et acquis. S'il est vrai que la loi 101, la *one o one*, loi stigmatique du pays colonisé, nous tient lieu d'indépendance, il se pourrait bien que le cœur finisse par imposer la voie à suivre. De New-Carlisle à Québec-sur-Mer, capitale française d'Amérique. Et René Lévesque, avec Laurin et les autres, fera partie des gens qu'on se rappellera dans l'énergie nationalisée et balisée.

(1) René Lévesque, *Attendez que je me rappelle...*, Montréal, Québec/Amérique, 1986, 525 p.



352 pages, 19,95\$



Tome I: 356 pages, 20,00\$

Tome II: 352 pages, 20,00\$

## ONT PARU AUX ÉDITIONS PIERRE TISSEYRE

### HERTEL, l'homme et l'œuvre de Jean Tétreau

François HERTEL fut tour à tour au cours de sa longue carrière, poète, philosophe, essayiste, éducateur à partir des années 30 jusqu'à sa mort survenue en 1985. Cet homme doué semble-t-il d'une incroyable vitalité et d'un charisme irrésistible fut l'un des penseurs les plus prolifiques des années qui précédèrent la Révolution tranquille.

Jacques Paquin, *Nuit Blanche*

### JOURNAL I et JOURNAL II de Jean-Pierre Guay

«Écorchées ou seulement chatouillées, les victimes de ce roman sans clés, transparent, découvriront, tout aussi secret derrière son copieux bavardage, l'homme qui sait dire simplement les choses simples, qui fuit le terrorisme des théories, heureux dans sa sauvagerie naturelle, «pauvre homme» croit-il mais riche à la fois de sa lucidité et de son errance, homme qui mériterait bien de vivre encore 150 ans, comme il l'espère, pour revoir sans cesse les jardins sous la pluie, les squares de Paris et sans doute aussi ce qu'il n'avoue pas encore, le sourire heureux d'un visage aimé.»

Réginald Martel, *La Presse*

**EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES**